

Comment on voudrait donner le change

Nos lecteurs savent que nous avons qualifié les écrits de M. l'écrivain du *Journal de Québec* contre nous et contre le Collège de Ste. Anne, de *malpropres*, de *vilenies*, de *polissonneries*. Ces mots, nous les avons pesés; ils ne sont pas trop forts et nous les maintenons. Comme le mot *polissonnerie* semble le chatouiller, nous lui ferons remarquer que nous l'avons employé dans un sens qu'avouent tous les meilleurs dictionnaires et qui est celui-ci : *expression de mépris pour quelqu'un que ne recommande pas sa manière d'agir*.

Voici comment l'honorable, à qui nous avons affaire, nous répond : "Les malpropres, les vilenies, les polissonneries ne conviennent pas à ceux qui montent tous les jours à l'autel pour y accomplir le sacrifice sublime de l'amour."

Nous le savons fort bien, et voilà pourquoi ces choses nous révoltent, même lorsque nous les rencontrons chez autrui. Il se soucie bien, ce Tartuffe, qui n'a pas la finesse de celui de Molière, du sacrifice sublime de l'amour! Il voudrait insinuer ici, pour se tirer quelque peu d'embarras, que ses faits et gestes sont les nôtres. Il excelle à injurier. Il ne ravalerait jamais autant quelqu'un qu'en prouvant qu'il a des traits de ressemblance avec lui. Par bonheur, il ne pourra jamais prouver que nous lui ressemblons. Notre seul crime est d'avoir réfuté les graves erreurs qu'il a soutenues.

Préant, immédiatement après ce que nous venons de lire, des airs de dévotion, toujours à la Tartuffe, car on sait quelle dévotion le réchauffe, il ajoute : " quoique nous fussions, pourtant, nous respecterons toujours en vous le prêtre, dont le caractère est pour nous sacré et inviolable, et nous ne nous occuperons que de l'écrivain naturellement peu sacerdotal, du *journal du cultivateur et du colon*."

Et la preuve de son respect pour le caractère sacré, qu'il reconnaît en nous et qu'il dit respecter, ce sont les infamies qu'il nous jette à la figure, justement parce que nous sommes prêtre. C'est là ce qui constitue la *piétrophobie*. Une chose qu'il devrait savoir, tout ignorant qu'il est, parce qu'elle est élémentaire, c'est que nous ne cessons pas d'être revêtu d'un caractère sacré lorsqu'il nous adresse la parole. Un prêtre est prêtre en toute circonstance. M. l'écrivain du *Journal* s'excuse mal d'une mauvaise action.

A vrai dire, nous ne sommes pas surpris de voir M. l'écrivain du *Journal*, l'honorable Président du Sénat, s'il vous plaît, marcher de pair avec les Aubin, les Lusignan, les Boies du *Pays de Montréal*, les surpasser même par l'ignoble qu'il suit mettre dans son langage. Lorsque nous étions encore tout-à-fait innocent à ses yeux, n'ayant pas eu l'occasion de le contredire, il s'est échappé jusqu'à dire devant nous, prêtre alors, et devant d'autres aussi, ces inqualifiables paroles que nous rapportons textuellement : "Les prêtres, les curés sont un tas d'ignorants; nos rapports avec eux pendant que nous étions à la rédaction du *Journal* nous l'ont mille fois prouvé. Ils ne savent pas même écrire le français. Deux ans ne se sont pas écoulés, après qu'ils ont été chargés d'une paroisse, que vous les voyez devenir ventris. Pourquoi cela? Parce qu'ils passent leur temps à rien; ils ne lisent que les journaux et n'étudient pas." Voilà ce que nous avons entendu de nos propres oreilles et ce que d'autres peuvent certifier avec nous. C'est pourtant aux prêtres que Monsieur doit tout; ils l'ont favorisé, croyant avoir affaire à quelqu'un chez qui vibraient de nobles sentiments. Comme il n'a plus guère besoin d'eux actuellement, il ne se gêne pas sur leur compte. Il ose cependant écrire encore qu'il respecte les ministres de la religion, à tous les degrés de l'échelle hiérarchique.

Nous avons été, quant à nous, admirablement servi par M.

l'écrivain du *Journal*. Il y a longtemps que nous le connaissons; mais nous voulions l'attener à se démasquer lui-même. Aujourd'hui, c'est fait. On voit qu'un quelqu'un n'avait pas tort de vouloir que cet homme enveloppât son visage offensant dans des rideaux devenus fameus.

Acte de démençe

Voici de l'inattention, du mirabolant, de l'incroyable. M. l'écrivain du *Journal de Québec*, après s'être roulé quelque dix minutes dans la boue, préliminaires obligés des êtres de son espèce, en arrive à la question de l'infailibilité du Pape. Voici ce qu'il dit :

"A celui-ci (le rédacteur de la *Revue*), nous dirons : Non seulement vous avez vingt fois déplacé la question, afin de nous trouver en défaut, mais vous nous avez malicieusement et sciemment prêté des opinions que nous n'avons jamais exprimées; plus, vous nous accusez fausement d'avoir tronqué les textes, pour donner une autre interprétation à nos sentiments. Maintenant, nous affirmons, de nouveau (voilà un de nouveau bien planté), que nous n'avons rien dit, ni pour ni contre l'infailibilité personnelle du Pape. Nous n'avons pas même dit que c'était là une QUESTION OUVERTE."

Or, dans son avant-dernier article, il écrivait ce qui suit : "Nous sommes d'opinion que la QUESTION EST OUVERTE et que nous pouvons être ou ne pas être pour l'infailibilité."

Evidemment, M. l'écrivain du *Journal de Québec* est frappé d'aliénation mentale, et le cas est sérieux. Jamais preuve n'en fut plus clairement ni plus publiquement donnée. Ainsi finissent ces hommes dont le cerveau a toujours été vierge d'idées nobles, et qui n'ont connu d'autre sagesse que celle du ventre.

Etablissement des glacières

Les habitants des campagnes autant et peut-être plus que ceux des villes, ressentent grandement le besoin d'un lieu frais pour conserver leurs produits pendant l'été. La fabrication du beurre lui-même a désirer, parce que la crème n'a pu être gardée dans un lieu suffisamment frais, il y a alors perte sur la quantité et sur la qualité. Le beurre, lui-même, aussitôt après sa formation est soumis à une forte salaison, qui souvent en diminue le prix sur les marchés et cela parce que le plus souvent c'est le seul moyen convenable de l'empêcher de se détériorer. Le cultivateur et sa famille se nourrissent presque exclusivement de viande salée pendant l'été et la viande fraîche se voit rarement sur leur table.

La connaissance de ces inconvénients nous a déterminé à encourager chaque famille de cultivateurs à construire une glacière et à donner, en même temps, le mode de construction qui nous semble réunir les meilleures conditions.

Pour que la glacière conserve bien la glace, on choisit, pour emplacement, un terrain en pente douce, incliné au nord, autant que possible abrité par des arbres, et pas trop éloigné des bâtiments; beaucoup de terrains satisfont à ces conditions.

Alors on creuse une cavité de forme carrée large du haut, allant en se rétrécissant vers le bas, et d'un volume suffisant amplement aux besoins.

Si l'on creuse la glacière dans une terre forte et compacte, on se contente de garnir les côtés de la cavité d'une couche de paille préparée comme pour les couvertures de bâtiments, on fixe cette couche au moyen de piquets et de petites perches. La meilleure paille est celle de seigle.

Au fond de la glacière on dispose une couche de cailloux de 2 pieds à 2½ pieds d'épaisseur et on établit un petit drainage qui